



Leonardo Padura

**Adios
Hemingway**

Extrait de la publication

Métailié

SUITES


ADIOS HEMINGWAY

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Mort d'un Chinois à La Havane
Le Palmier et l'Étoile

Cycle "Les Quatre Saisons"

1. *Passé parfait*
2. *Vents de carême*
3. *Électre à La Havane*
4. *L'Automne à Cuba*

Leonardo PADURA

ADIOS HEMINGWAY

*Traduit de l'espagnol (Cuba)
par René Solis*

SUITES
Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2005

Titre original: *Adios Hemingway*

© Leonardo Padura, 2001

1^e publ. : *Companiah das Letras*, San Paolo, Brésil, 2001

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2005

ISBN: 2-86424-527-2

ISSN: 1281-5667

Ce roman, comme ceux qui l'ont précédé et, je crois, tous ceux qui le suivront, est pour Lucia, avec toute l'essence de mon amour.

“Là où gisaient les morts, il ne faisait pas toujours chaud; souvent la pluie les trempait quand ils étaient sur terre et la même pluie ramollissait la terre où ils étaient enterrés, et parfois la pluie ne s’arrêtait pas et finissait par tout transformer en borbier et par les déterrer, et il fallait alors les enterrer à nouveau.”

Ernest Hemingway
Une histoire naturelle de la mort

Note de l'auteur

A l'automne 1989, tandis qu'un cyclone ravageait La Havane, le lieutenant Mario Conde élucida sa dernière affaire en tant que membre actif de la police criminelle. Décidé à devenir écrivain, il présenta sa démission le jour de ses trente-six ans, qui fut aussi celui où il apprit la terrible nouvelle que l'un de ses plus vieux amis avait entamé les démarches pour quitter définitivement Cuba. L'histoire de cette ultime aventure policière de Mario Conde figure dans le roman *L'Automne à Cuba*, qui clôt le cycle des "Quatre saisons" auquel appartiennent également *Passé parfait*, *Vents de carême* et *Électre à La Havane*, écrits et publiés entre 1990 et 1997.

Résolu à laisser Conde de côté pour un temps, je me suis attelé à l'écriture d'un roman où il ne figurait pas. Alors que j'étais plongé dans cette autre histoire, mon éditeur brésilien m'a demandé de participer à la série "la littérature ou la mort"; si j'acceptais, je devais leur communiquer le nom de l'écrivain autour duquel le récit se déroulerait. Je n'eus pas besoin de beaucoup réfléchir avant de m'enthousiasmer pour le projet et l'écrivain qui me vint immédiatement à l'esprit fut Ernest Hemingway, avec lequel j'ai entretenu des années durant une relation tumultueuse d'amour-haine. Mais, alors que je cherchais le moyen de confronter mes propres dilemmes personnels avec ceux de l'auteur de *Paris est une fête*, je n'ai pas eu meilleure idée que de transmettre mes obsessions au

Conde, comme je l'ai fait si souvent, et d'en faire l'acteur de cette histoire.

De la relation entre Hemingway et le Conde, à partir de la découverte mystérieuse d'un cadavre dans la maison de l'auteur américain à La Havane a surgi ce roman qui, dans tous les sens du terme, doit se lire comme tel : ce n'est qu'un roman et de nombreux événements qui y figurent, même s'ils sont tirés de la réalité la plus avérée et respectent strictement la chronologie, sont passés à travers le filtre de la fiction et s'y sont mêlés, à tel point qu'aujourd'hui encore, je suis incapable de délimiter les frontières des deux univers. Pourtant, même si quelques personnages conservent leurs vrais noms, d'autres ont été rebaptisés, pour éviter de froisser des susceptibilités, et les figures de la réalité se mélangent à celles de la fiction en un territoire où seuls les lois et le temps du roman s'appliquent. De sorte que le Hemingway de ce livre est bien évidemment un Hemingway de fiction, car l'histoire où il se voit entraîné n'est que le fruit de mon imagination, et il me pardonnera la licence poétique et postmoderne que je m'octroie en lui empruntant quelques passages de ses livres et des extraits d'interviews pour construire l'histoire de la longue nuit du 2 au 3 octobre 1958.

Je voudrais pour terminer remercier pour leur aide Francisco Echevarría, Danilo Arrate, Maria Caridad Valdés Fernández et Belkis Cedeno, tous spécialistes du Musée Finca Vieja et hémingwayens cubains. Il en va de même pour mes indispensables relecteurs Alex Fleites, José Antonio Michelena, Vivian Lechuga, Stephen Clark, Elizardo Martinez, et pour le véritable et bien réel John Kirk, ainsi que pour mon épouse Lucia López Coll.

Mantilla, été 2000

D'abord il cracha, puis il expulsa de ses poumons les restes de fumée qui s'y blottissaient, et il finit par lancer à l'eau, d'une pichenette, le minuscule mégot de la cigarette. La petite brûlure sur la peau l'avait ramené à la réalité, et de retour au monde, il se dit qu'il aurait beaucoup aimé connaître la raison véritable de sa présence en cet endroit, face à la mer, sur le point de se lancer dans un imprévisible voyage vers le passé. Il entreprit alors de se convaincre lui-même que bien des questions qu'il se poserait à partir de cet instant n'auraient pas de réponses, mais il fut rassuré par le souvenir qu'il en avait déjà été de même à propos de bien d'autres questions qu'il traînait tout au long de son existence, et il finit par accepter l'ironie de l'évidence: vivre avec bien plus d'interrogations que de certitudes était son lot. C'est peut-être pour cela que je ne suis plus flic, se dit-il en portant une autre cigarette à ses lèvres.

La douce brise qui montait de la petite anse était une bénédiction dans la chaleur de l'été, mais Mario Conde avait choisi ce court secteur du Malecón qui bénéficiait de l'ombre de très vieux pins pour des motifs en fait étrangers au soleil et à la chaleur. Assis sur le mur, les pieds au-dessus des rochers, il jouissait de la sensation d'être libéré de la tyrannie du temps, et de l'idée qu'il pourrait passer dans cet endroit précis le reste de sa vie, sans autre occupation que penser, se souvenir et contempler la mer, la mer si calme. Et si une bonne idée surgissait, y compris l'envie de se mettre à écrire, tout à son paradis personnel le Conde avait déjà fait de la mer, de ses effluves et de sa rumeur, le décor parfait pour son esprit et pour sa mémoire têtue, où surnageait, tel un naufragé obstiné, une douce image: il

vivait dans une maison en bois, face à la mer, consacrant ses matinées à l'écriture et ses après-midi à la pêche et à la nage. Et même si cela faisait un bon bout de temps que la réalité s'était chargée de mettre à mal ce rêve, avec la cruauté qui lui est propre, le Conde n'arrivait pas à comprendre pourquoi il était aussi attaché à cette image, qui avait au début la netteté d'une photographie et dont aujourd'hui il parvenait à peine à distinguer les lumières floues qui semblaient sortir de la palette d'un impressionniste raté.

Il cessa donc de s'inquiéter de la raison profonde qui lui montrait le chemin à suivre cet après-midi-là : il savait seulement que son corps et son esprit avaient absolument exigé de lui qu'il retournât vers cette petite anse de Cojímar échouée dans ses souvenirs. En réalité, tout avait commencé au même endroit, face à la même mer, sous les mêmes pins et dans les mêmes odeurs, ce jour de 1960 où il avait rencontré Ernest Hemingway. La date précise s'était effacée, comme tant de bonnes choses de la vie, et il ne pouvait garantir s'il avait encore cinq ans ou s'il venait d'en avoir six, mais de toute façon, à cette époque, son grand-père Rufino el Conde avait déjà pour habitude de l'amener dans les endroits les plus variés, depuis les arènes de combats de coqs et les bars du port jusqu'aux tables de domino et aux terrains de base-ball, tous ces lieux chers à son âme où le Conde avait appris plusieurs des choses importantes que se doit de connaître un homme. Cet après-midi-là, qui aussitôt deviendrait inoubliable, ils avaient assisté à un combat de coqs à Guanabacoa et son grand-père, qui avait gagné, comme presque toujours, avait décidé de lui faire un cadeau en l'amenant au village de Cojímar manger ce qu'il s'obstinait à appeler les meilleures glaces de Cuba, fabriquées par le Chinois Casimiro Chon, dans des vieilles sorbetières en bois et toujours avec des fruits frais.

Le Conde croyait encore se souvenir de la saveur pâteuse de la glace au mamey et de sa joie tandis qu'il observait la manœuvre d'un beau yacht à coque noire et à mâture marron, d'où pointaient vers le ciel deux énormes gaules de pêche qui lui donnaient l'allure d'un insecte flottant. Si le souvenir était vrai, le Conde l'avait suivi des yeux tandis qu'il se rapprochait doucement de la côte, qu'il fendait la flottille des vieux rafiots de pêche ancrés dans l'anse et qu'il mouillait à côté de l'embarcadère. C'est alors qu'un homme roux torse nu sauta du yacht jusqu'au quai en béton pour rattraper la corde qu'un autre homme, qui portait une casquette blanche et sale, lui lançait depuis le pont. Tirant son cordage, l'homme roux rapprocha le yacht d'une borne d'amarrage où il l'attacha avec un nœud parfait. Peut-être son grand-père Rufino lui dit-il alors quelque chose, mais les yeux et la mémoire du Conde s'étaient déjà fixés sur l'autre personnage, l'homme à la casquette, qui portait aussi des lunettes de soleil rondes et vertes, et une barbe poivre et sel fournie. L'enfant le regarda sauter du yacht et s'arrêter pour dire quelque chose à celui qui était déjà sur le ponton. Toute sa vie, le Conde serait convaincu d'avoir vu les deux hommes se serrer la main et, sans se lâcher, parler durant un moment imprécis dans son souvenir, peut-être une minute ou bien une heure entière, mais sans jamais se lâcher la main. Le vieux avec la barbe avait alors donné l'accolade à l'autre et, sans se retourner, s'était avancé sur le ponton en direction du rivage. Ce vieil homme barbu et négligé avait quelque chose du Père Noël, de grands pieds et de grandes mains, et il marchait d'un pas assuré mais d'une façon qui dénotait une certaine tristesse. Ou peut-être était-ce seulement un effet magnétique aussi mystérieux que prémonitoire, une touche de nostalgie par anticipation destinée à s'inscrire au cœur d'un futur que l'enfant ne pouvait même pas imaginer.

Lorsque l'homme à la barbe poivre et sel gravit les marches en ciment qui menaient au trottoir, le Conde le vit mettre sa casquette sous son bras. Il tira de la poche de sa chemise un peigne et entreprit d'arranger sa coiffure, en la plaquant vers l'arrière et en s'y reprenant à plusieurs fois, comme s'il avait eu besoin d'insister. A un moment, l'homme passa si près du Conde et de son grand-père que l'enfant perçut une bouffée de son odeur : c'était un mélange de transpiration et de mer, de mazout et de poisson, une odeur malsaine et prégnante.

– Décidément, ça ne s'arrange pas.

C'est ce que dit son grand-père et le Conde ne sut jamais s'il faisait allusion à l'homme ou à la météo, car à ce carrefour de son évocation, son souvenir et ce qu'il avait appris ensuite se confondaient, le bruit des pas de l'homme et un coup de tonnerre dans le lointain, et, pour cette raison, c'était à cet endroit que le Conde avait l'habitude d'interrompre la reconstitution de son unique rencontre avec Ernest Hemingway.

– Tu vois, lui, c'est Hemingway, l'écrivain américain, ajouta le grand-père après son passage. Tu savais que lui aussi, il aimait les combats de coqs ?

Le Conde s'imaginait dans son souvenir avoir entendu cette réflexion tandis qu'il regardait l'écrivain monter dans une Chrysler noire toute brillante, garée de l'autre côté de la rue, puis, de la fenêtre et sans avoir enlevé ses lunettes vertes, faire au revoir de la main, précisément dans la direction du Conde et de son grand-père, même s'il s'adressait peut-être à un destinataire bien plus lointain, en direction de l'anse où il avait laissé le yacht et l'homme au teint rougeot auquel il avait donné l'accolade, ou bien à l'attention du vieux fort espagnol construit pour défier le cours des siècles, ou peut-être plus loin encore à l'attention du courant qui traversait le golfe... Mais l'enfant avait déjà

attrapé le salut au bond et avant que l'auto ne démarre, il le lui rendit de la voix et du geste.

Adios, Hemingway! cria-t-il, et le sourire de l'homme fut sa réponse. Quelques années plus tard, lorsqu'il avait découvert le douloureux besoin d'écrire et qu'il avait commencé à choisir ses idoles en littérature, Mario Conde sut que cela avait été la dernière sortie d'Ernest Hemingway sur ce bout de mer qu'il avait aimé comme peu d'endroits au monde, et il avait compris que l'écrivain américain n'avait pas pu lui dire au revoir à lui, minuscule insecte posé sur le Malecón de Cojímar, mais que c'était de plusieurs des choses essentielles de la vie dont il prenait congé.

– Tu en veux un autre? demanda Manolo.

– Ben oui, répondit le Conde.

– Simple ou double?

– A ton avis?

– Hé la Pipe, deux doubles rhum, cria le lieutenant Manuel Palacios en tendant le bras vers le barman, qui servit les verres sans ôter sa bouffarde de la bouche.

Le Torreón était un bar encore plus mal éclairé que sale, mais on y trouvait du rhum, du silence et les ivrognes y étaient peu nombreux. Depuis sa table, le Conde pouvait continuer à contempler la mer et les pierres décrépites de la tour de guet coloniale qui avait donné son nom à l'endroit. Sans se presser, le barman s'approcha de la table, disposa les verres remplis, ramassa ceux qui étaient sales en les coinçant entre ses doigts aux ongles noirs et regarda Manolo.

– La pipe c'est pour ta mère, dit-il lentement. Et ça prétend être flic.

– Merde, la Pipe, le prends pas mal, lui dit Manolo d'une voix douce. C'était pour de rire.

Le barman s'éloigna en faisant la gueule. Il avait déjà lancé au Conde un regard mauvais quand celui-ci lui avait

demandé s'ils servaient des "Papa Hemingway", le daiquiri que l'écrivain avait l'habitude de boire, avec deux mesures de rhum, du jus de citron vert, quelques gouttes de marasquin, beaucoup de glace pilée et pas du tout de sucre.

– De la glace, je n'en ai plus revu depuis l'époque où j'étais pingouin, avait répondu le barman.

– Et comment tu savais que tu me trouverais là ? demanda le Conde à son ex-camarade après avoir englouti d'un coup la moitié de son verre.

– Je suis flic, oui ou non ?

– Arrête de me piquer mes expressions.

– Elles ne te servent plus à rien, Conde... tu n'es plus flic, dit en souriant le lieutenant enquêteur Manuel Palacios. Non, c'est juste que comme je te connais bien, je me suis dit que je te trouverais sûrement là. Je ne sais pas combien de fois tu m'as raconté l'histoire du jour où tu as vu Hemingway. Il t'a vraiment dit au revoir, ou tu l'as inventé ?

– Tu n'as qu'à trouver toi-même, puisque tu es flic.

– Tu es en rogne ?

– Je ne sais pas. Je ne veux pas me mêler de ces histoires... mais en même temps, ça me démange.

– Si ça te démange, ne te retiens pas. Tu peux toujours t'arrêter quand tu veux. De toute façon, ça n'a pas grand sens. Ça fait presque quarante ans...

– Merde, je ne sais vraiment pas pourquoi je t'ai dit oui... Je sais bien qu'après, je ne pourrai plus m'arrêter, même si je le veux.

Le Conde finit son verre sans cesser de ronchonner. Huit années hors de la police, cela fait un bail, et il n'aurait jamais imaginé que ce serait aussi facile de revenir au bercail. Ces derniers temps, tout en consacrant quelques heures à l'écriture, ou du moins à des tentatives d'écriture, il passait le reste de la journée à rechercher et à acheter des livres anciens à travers toute la ville pour alimenter l'échoppe

d'un ami à lui qui en vendait et lui reversait cinquante pour cent des ventes. Même si c'était un commerce qui rapportait peu, le Conde appréciait ce trafic de livres anciens pour plusieurs bonnes raisons, depuis les histoires personnelles et familiales que cachait toujours la décision de se défaire d'une bibliothèque qui avait peut-être mis trois ou quatre générations à se construire, jusqu'à la flexibilité du temps entre l'achat et la revente, dont il pouvait profiter pour lire tout ce qu'il pouvait trouver d'intéressant avant de le remettre dans le circuit.

La faille dans cette opération commerciale, c'était lorsque le Conde souffrait dans sa propre chair en trouvant de bons vieux livres anciens abîmés par l'ignorance et la négligence, parfois irrécupérables, ou bien lorsque, au lieu d'amener certains volumes trop convoités à l'échoppe de son ami, il décidait de les conserver dans sa bibliothèque personnelle, victime d'une rechute de son incurable bibliophilie. Mais ce matin-là, quand son ancien collègue l'avait appelé pour lui servir sur un plateau l'histoire du cadavre retrouvé à la Finca Vigía, la maison de Hemingway, et lui avait proposé de reprendre l'enquête s'il le voulait, il n'avait pu résister à la tentation et avait dit oui, à peine les premiers détails connus, tout en regardant douloureusement la feuille blanche coincée sous le rouleau de sa préhistorique machine Underwood.

L'orage d'été avait aussi violemment frappé le quartier du Conde. A la différence des ouragans, ces trombes d'eau, de bourrasques et d'éclairs frappaient sans crier gare, à n'importe quelle heure de l'après-midi, exécutant une danse aussi macabre que rapide sur une petite portion de l'île. Leur force, capable de dévaster les bananeraies et de boucher les canalisations, n'entraînait que rarement des conséquences plus graves, mais cet orage tropical-là s'était acharné sur la Finca Vigía, la vieille maison de Hemingway à La Havane,

DE QUEIRÓS, Eça
La Tragédie de la rue des fleurs (N° 32)

QUIROGA, Horacio
Les Exilés (N° 5)
Le Désert (N° 29)
Contes d'amour de folie et de mort (N° 34)

RIVERA LETELIER, Hernán
La Reine Isabel chantait des chansons d'amour (N° 70)
Mirage d'amour avec fanfare (N° 94)

ROSA MENDES, Pedro
Baie des tigres (N° 86)

SAMPEDRO, José Luis
Le Sourire étrusque (N° 2)
Le Fleuve qui nous emporte (N° 22)

SCORZA, Manuel
Roulements de tambours pour Rancas (N° 15)

DE SENA, Jorge
Signe de feu (N° 28)

SENNA, Danzy
Demi-teinte (N° 84)

SEPÚLVEDA, Luis
Journal d'un tueur sentimental (N° 8)
Yacaré, Hot Line (N° 19)
Les Roses d'Atacama (N° 75)
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprend à voler (N° 83)
Le Vieux qui lisait des romans d'amour (N° 90)

SOUZA, Marcio
L'Empereur d'Amazonie (N° 13)
Mad Maria (N° 50)

TAIBO II, Paco Ignacio
De passage (N° 6)

TORRES, Antônio
Cette terre (N° 64)

TORRES, Maruja
Une chaleur si proche (N° 72)

TREVISAN, Dalton
Le Vampire de Curitiba (N° 11)

TSCHINAG, Galsan
Ciel Bleu (N° 21)
Le Monde gris (N° 89)

VIANNA, Vinicius
La Dernière Ligne (N° 26)